

« Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés »

Les yeux remplis de larmes, ce 30 juillet 1915, madame de Guigné apprend à Anne le malheur qui aujourd'hui les touche : leur papa est tombé au front d'Alsace à la tête de ses hommes, il y a une semaine... jamais plus elle ne le reverra, jamais plus elle ne l'entendra.

Anne aussi pleure.

« Heureux ceux qui pleurent... » Son institutrice témoigne : « Elle pleurait la chère maman ! L'enfant comprit qu'elle avait un vrai chagrin, un chagrin si grand qu'elle aussi se mit à pleurer en l'embrassant. Alors avec douceur, maman explique la cause de ses larmes, puis elle ajoute :

« Si tu veux me consoler, il faut être bonne. » Pas facile, quand on a 4 ans de ne pas poser la question : « Mais pourquoi, mon Dieu, mon papa » ? Madame de Guigné se souvient : « Anne fut vivement impressionnée. Elle me regardait tristement, pleurant avec moi, me couvrant de caresses. » Comme elle est paradoxale cette béatitude, inacceptable au premier abord, mais Anne, avec la grâce de l'Esprit Saint, va accepter ses larmes, les apprivoiser et enfin **consentir** à cette épreuve, non pour la subir mais pour la transfigurer. Ce que nous révèle la vie d'Anne à ce moment, c'est un **extraordinaire mouvement de conversion** en profondeur ; un don de l'esprit se glisse, celui de Science qui va ouvrir son cœur à la connaissance du mystère de Dieu dans l'épreuve même.

Et une phrase du « Notre père », **« Que ta volonté soit faite ».**

De ce consentement donné par Anne, en union intime avec Jésus souffrant, va naître une extraordinaire force de volonté et un désir fort d'obéissance.

« La béatitude consiste à obtenir, au-delà du temps, un bonheur durable ; ils seront consolés pour l'éternité » nous dit saint Grégoire de Nysse.

C'est ce que pressent Anne. Elle puise sa consolation dans la communion avec le Consolateur. (C'est ce qui explique aussi son si grand désir d'union à Jésus dans l'Eucharistie). Madame de Guigné poursuit : « C'est alors que Dieu et son père lui mirent dans le cœur, cette tendresse si délicate qui sait adoucir la douleur. Mais la mienne était tellement immense que je ne sentis pas tout de suite le bien que pouvait me faire cette enfant. »

Anne va s'employer alors à consoler sa maman : « Maman, il ne faut plus pleurer, Papa est au ciel ». Anne en devient elle-même consolatrice : « Oh ! Maman, n'ayez plus de peine, papa chéri est infiniment heureux : il vous voit, il vous aime, ne pleurez plus je vous en prie. »

Et puisque nous approchons du temps de Pâques, souvenons-nous du grand Moïse qui prescrit sur la table de la Pâques des pains sans levain et des herbes amères... Ces mêmes « herbes amères » qui sont le lot de toute vie dans ses larmes et ses afflictions et qui ne prennent sens, comme leur consolation, qu'autour de la table du jeudi Saint puis dans la mort et la résurrection du Christ. En un mot dans l'Espérance.

C'est de cette manière, qu'Anne, jeune enfant encore, a sûrement vécu « de l'intérieur » cette béatitude « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés ». Elle est la béatitude de la souffrance transfigurée par l'Espérance qui « ne nous trompe pas, car l'Amour est répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm5, 5).